

Lorsque le vieux pasteur entra dans la chambre où l'on avait transporté sa fille d'adoption, elle était à demi-couchée sur un lit, tenant son plus jeune enfant dans ses bras, tandis que l'autre dormait à ses pieds. Pâle comme la statue de la mort, froide et insensible à tout ce que Madame de Beaumont et d'autres dames du village pouvaient lui dire pour calmer son désespoir, elle répétait sans cesse : mon mari ! mon pauvre mari ! je n'aurai pas même la triste consolation d'embrasser le corps froid de mon cher mari, du père de mes enfants !

En apercevant le vieux curé, elle s'écria, les bras tendus vers lui :—Est-ce vous, mon père, qui m'avez donné tant de preuves d'affection depuis mon enfance, qui venez maintenant m'annoncer que tout est fini ! Oh ! non ! je connais trop votre cœur : ce n'est pas vous qui vous êtes chargé d'un tel message pour l'orpheline que vous avez élevée ! Parlez, je vous en conjure, vous dont la bouche ne profère que des paroles consolantes !

—Votre époux, dit le vieillard, recevra une sépulture chrétienne.

—Il est donc mort ! s'écria la pauvre femme ; et des sanglots s'échappèrent pour la première fois de sa poitrine oppressée.

—C'était la réaction qu'attendait le vieux pasteur.

—Ma chère fille, reprit-il, vous demandiez comme faveur unique, il n'y a qu'un instant, d'embrasser le corps inanimé de votre mari, et Dieu vous a exaucée.